

Wacław Rapak
Université Jagellonne
Cracovie

Verticalité – désir ascensionnel – chute dans *Le dernier mot* de Maurice Blanchot

*A certains moments, nous nous apercevons
que la chute dépasse de beaucoup notre mesure
et que nous avons en quelque sorte plus
à tomber que nous n'en sommes capables*

Maurice Blanchot¹.

Revenir au *Dernier mot* de Maurice Blanchot dans un volume qui nous propose de réfléchir sur la « Poétique de l'ascension et de l'envol », signifie pour moi à présent vouloir mettre l'accent sur ce qu'une partie de la critique a jugé de peu de poids dans l'œuvre blanchotienne, et sur quoi une autre partie a porté des jugements décisifs, donnant pour certain l'athéisme absolu de l'auteur de *L'Entretien infini*. Certains des critiques soutenant aussi que la transcendance en tant que catégorie métaphysique y est inexistante.

Je n'ai pas à cacher que ma décision de relire *Le dernier mot* et mon étude sur *Après coup précédé par Le Ressassement éternel* de Blanchot s'est formée après la lecture du manuscrit de la communication d'Eric Hoppenot sur « La hauteur chez Maurice Blanchot »² que l'auteur m'a aimablement transmise avant sa publication dans les actes du colloque « Un Siècle avec Levinas : Un humanisme pour l'avenir ». Sa lecture de la lecture de Blanchot faite par Levinas tourne autour de la sublime phrase que le grand philosophe lui avait dite : « Tout ce qu'a écrit Maurice Blanchot témoigne de la Hauteur ». Ecrite par « h » majuscule, la Hauteur, dont Levinas étend la sphère d'activité sur toute l'œuvre de Blanchot, est ici prise pour un prolongement du concept de transcendance que Levinas a dégagé dans la catégorie du Neutre

¹ En épigraphe à Cl. Lévesque, *L'étrangeté du texte. Essais sur Nietzsche, Freud, Blanchot et Derrida*, Union générale d'éditions, Paris 1978.

² Colloque « Un Siècle avec Levinas : Un humanisme pour l'avenir » qui a eu lieu à Paris au Centre Communautaire Juif en janvier 2006. Les extraits de la communication de Hoppenot sont à écouter à l'adresse suivante : http://akadem.org/sommaire/themes/philosophie/1/4/module_559.php

blanchotien appartenant, on le sait, à des vocables majeurs de sa théorie littéraire aux accents philosophiques manifestes. Levinas, que Hoppenot cite, dit : « Ce Neutre n'est pas quelqu'un ni même un quelque chose. Ce n'est qu'un tiers exclu, qui à proprement parler, n'est même pas. Pourtant, il y a en lui plus de transcendance qu'aucun arrière-monde n'a jamais entr'ouvert »³. Ainsi posé, le Neutre⁴, et plus précisément le langage du Neutre que Blanchot lui-même associe à la littérature⁵, recoupe la non-dialectique de ses autres vocables directeurs, c'est-à-dire de « l'il y a », de « l'autre nuit », du « dehors », du « désastre » ou du « ressassement ». Une telle non-dialectique, ou dialectique du paradoxe⁶, transgresse les règles de l'univocité et fait coexister en une continuelle transformation la présence et l'absence, le rien et le tout, l'apparition et la disparition, l'affirmation et la négation, le même et la différence. Marlène Zader, dans *L'être et le neutre. A partir de Maurice Blanchot*, en fait l'un des supports de « l'une des traditions constitutives de la modernité »⁷. Pour et chez Blanchot, cette tradition moderne a, on le sait, comme l'un de ses deux ou trois piliers, la conception du langage essentiel élaborée par Stéphane Mallarmé⁸.

Mon propos restera à l'évidence principalement littéraire, limité au texte du *Dernier mot*, sans pour autant écarter le problème de la transcendance aux sens que, à ma lecture, pose ce récit de Blanchot. Il est d'autant plus intéressant que le premier récit blanchotien nous situe dans les années trente, au début de sa création littéraire, à la période d'une concomitance aux conséquences à la fois lourdes et confuses entre l'écriture du *Dernier mot*, terminé en 1935, de *L'idylle*, en 1936, et celle de la première version de *Thomas l'Obscur*. Il est à noter qu'*ex post*, en 1983, dans *Après coup*, postface au *Ressassement éternel*, que forment à leur seconde et troisième publications les deux récits évoqués, Blanchot remarque qu'« il serait malhonnête d'oublier que, dans le même temps ou entre-temps, [il] écrivai[t] *Thomas l'Obscur*, qui avait peut-être le même propos, mais précisément n'en finissait pas et, au contraire, rencontrait dans la recherche de l'anéantissement (l'absence) l'impos-

³ E. Levinas, *Sur Maurice Blanchot*, Fata Morgana, Montpellier 1975, p. 52.

⁴ Jacques Derrida : « Le neutre et non pas la neutralité, le neutre au-delà de la contradiction dialectique et de toute opposition (...) », in : *Parages*, Galilée, Paris 1986, coll. La philosophie en effet, p. 151.

⁵ Il s'agit de « l'acte littéraire qui n'est ni d'affirmation ni de négation (en un premier temps), libère le sens comme fantôme, hantise, simulacre de sens, comme si le propre de la littérature était d'être spectrale, non pas hantée d'elle-même, mais parce qu'elle porterait ce préalable de tout sens qui serait sa hantise (...) » (M. Blanchot, *Entretien infini*, Gallimard, Paris 1969, p. 448).

⁶ M. Foucault, *La pensée du dehors*, in : « Critique » juin 1966, n° 229, Voir aussi D. Combe, *Rhétorique de Blanchot, Maurice Blanchot. Récits critiques*, sous la dir. Ch. Bident, P. Vilar, Editions Farrago, Editions Léo Scheer, Tours 2003.

⁷ « Transgression qui supportera des noms divers : depuis celui de « rien » chez Heidegger (nom qui fut sans doute, à bien des égards, inaugural), elle se déclina sous les titres de **différance** chez Derrida, d'**événement** chez Deleuze, de **dehors** chez Foucault, voire celui d'**altérité** chez Levinas » (M. Zarader, *L'être et le neutre. A partir de Maurice Blanchot*, coll. philia, Editions Verdier, Lagrasse 2001, p. 17).

⁸ Comme le dit en substance Anne Lise Schulte Nordholt : « Pour se défaire de sa fonction référentielle pour se défaire des choses, le langage doit donc lui-même devenir chose, venir à l'existence. C'est là le paradoxe mis au jour par Blanchot dans sa lecture de Mallarmé », in : A.L. Nordholt, *Maurice Blanchot. L'écriture comme expérience du dehors*, A.L. Nordholt, Droz, Genève 1995, coll. Histoire des idées et critique littéraire, p. 66.

sibilité d'échapper à l'être (la présence) »⁹. Notons de passage que cette formule traduit en profondeur la visée déterminante de l'entreprise scripturale et critique de l'auteur de *L'Entretien infini*.

Plus loin, le Blanchot postfacier précise, et cette précision aurait autant de poids que la précédente, que *Le dernier mot* « fut une tentative pour court-circuiter l'autre livre en cours, afin de surmonter l'interminable et d'arriver, par une narration plus linéaire, pourtant péniblement complexe, à une décision silencieuse »¹⁰. Les lecteurs du *Dernier mot* n'ignorent sans doute pas que cette « décision silencieuse » correspond à la chute finale, silencieuse, de la tour que l'intertexte (le nom d'un personnage recherché, mais absent), l'intratexte (l'itinéraire du protagoniste en quête (de l') énigmatique) et le métatexte de la préface écrite « après coup » associent à la Tour de Babel.

La lecture du *Dernier mot*, qui est un récit allégorique aux visées herméneutiques où le neutre agit, ne propose au lecteur qu'un cheminement de la pensée prête à accepter, tout au long de la lecture-réécriture, les conditions que l'anonymat, l'étrangeté et ce que je nomme l'(in)détermination de toutes les catégories narratives posent.

C'est que, dit Blanchot, le récit ne se traduit pas. S'il est la tension d'un secret autour duquel il semble s'élaborer et qui se déclare aussitôt sans s'élucider, il annonce seulement son propre mouvement qui peut donner lieu au jeu d'un déchiffrement ou d'une interprétation, mais il y demeure lui-même et à son tour *étranger*¹¹.

La phrase-seuil du récit – « Les paroles que j'entendis ce jour-là sonnaient mal à mes oreilles, dans la plus belle rue de la ville »¹² – fonde le pacte de lecture. Un début de piste de lecture captivante s'offrait à moi avec, dans la toute première séquence du texte, la question posée par le narrateur-personnage au premier passant rencontré dans la rue portant sur le mot d'ordre que, manifestement, il ignore, et dont la connaissance lui est indispensable : « Quel est donc le mot d'ordre ? – Je vous le confierais volontiers, me répondit-il ; mais voilà, c'est que justement, aujourd'hui, je n'ai pas réussi à l'entendre ». Le passant rencontré ne lui est donc d'aucun secours. Curieusement, le narrateur-personnage lui dit de ne pas s'en préoccuper et lui annonce l'intention d'aller chercher un certain Sophonie faisant comprendre par là que ce personnage au nom énigmatique pourrait remédier à l'ignorance du mot d'ordre. C'est le nom de Sophonie qui joue le rôle stratégique de déclenchement des réseaux connotatifs et permet un jeu de déchiffrement où l'allusion, « cet art protéiforme de parler à mots (c)ouverts »¹³, renvoie à un texte biblique, celui du *Livre de Sophonie*, ce nom appartenant au neuvième parmi les douze petits prophètes de l'*Ancien Testament*.

Les conséquences en sont multiples. Disons brièvement que la première est que, en tant qu'intertexte allusif, une fois décrypté, ce livre biblique acquiert le statut d'une mise en abyme à la fonction de prolepse structurale généralisée qui, du coup, fait introduire dans *Le dernier mot* des éléments primitivement extrinsèques. D'abord, le

⁹ M. Blanchot, *Après coup précédé par Le ressassement éternel*, Editions du Minuit, Paris 1983, p. 92.

¹⁰ *Ibidem*, p. 93.

¹¹ *Ibidem*, p. 96.

¹² *Ibidem*, p. 57.

¹³ J. Lajarrige, Ch. Moncelet, *Avant-propos*, in : *L'allusion en poésie*, études réunies par J. Lajarrige, Ch. Moncelet, coll. « Littératures », Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand 2002, p. 15.

Livre de Sophonie connote la *Bible* (c'est-à-dire le Livre des livres¹⁴), et, en conséquence, l'idée du livre. Le nom de Sophonie, qui signifie littéralement celui que « Dieu a caché » – ce qui était primitivement une façon de suggérer le prestige de la protection divine dont Sophonie devait jouir auprès de ses coreligionnaires, et invite à associer celui-ci à une normativité toujours énigmatique du mot d'ordre – met en place le nom de Dieu, qui de là joue tout au long de la quête, la question de la transcendance divine par rapport au monde et aux consciences et, par conséquent, celle de l'antécédence du Logos. Pour ce qui est de l'idée du livre, elle (c)ouvre les questions sur le signifié transcendantal¹⁵, sur le langage littéraire, son (in)transitivité, questions qui sont de base dans la théorie de l'œuvre littéraire de Maurice Blanchot. C'est cela que ce récit soumet à une allégorèse.

Ceci dit, avant d'en proposer une suite, il m'importe d'ajouter que la « dernière » bien blanchotienne que véhicule le titre de ce récit trouve – grâce à un travail associatif entamé par l'allusion biblique – un achèvement eschatologique, *eskatos* étant en grec « dernier », *logos* « mot »¹⁶. J'ajoute aussi qu'à un autre niveau de lecture il existe un rapport intertextuel d'un grand effet¹⁷ entre l'univers du *Livre de Sophonie* – les tours détruites, les rues désertes, même les passants qui disparaissent – et les éléments constitutifs du cadre général du *Dernier mot*, comme si – hypothèse qu'il nous est impossible de vérifier – Maurice Blanchot, à qui Sophonie et son *Livre* servent de (c)ouverture allusive, de prétexte et de pré-texte, les puisait en premier lieu dans ce passage du *Livre de Sophonie* où les nations sont retranchées, les tours d'angle détruites, les rues désertes, les cités saccagées¹⁸.

Ce que Sophonie, porteur de la *vox Dei*, annonce dans son *Livre* c'est, dans un premier temps, les menaces d'une intervention divine sévère contre la terre entière. Une lecture même superficielle montre que l'objet principal de réprobation que transmet

¹⁴ Les associations d'idées qui vont d'un livre biblique (*Livre de Sophonie*) au Livre qu'est la *Bible*. Dans cet univers, elles sont d'autant plus révélatrices que Blanchot voit en la *Bible* le modèle du livre : « La Bible rapporte le langage à l'origine : toujours, qu'il soit écrit, qu'il soit parlé, c'est l'ère théologique qui, à partir de ce langage, s'ouvre et dure, aussi longtemps que durent l'espace et le temps bibliques. La Bible ne nous offre pas seulement le plus haut modèle du livre, l'exemple à jamais insubstituable ; la Bible détient tous les livres, fussent-ils les plus étrangers à la révélation, au savoir, à la poésie, à la proverbialité bibliques, parce qu'elle détient l'esprit du livre » – remarque M. Blanchot dans le passage connu de *L'Entretien infini...*, *op.cit.*, p. 627.

¹⁵ « L'enseignement de Jacques Lacan (sur la place du sujet) – et, surtout les travaux de Jacques Derrida, devraient permettre que l'on nous fasse grâce, à l'avenir, de cette antécédence du *logos* et que l'on accueille, au cœur du discours linguistique, la présence déficiente du signifié : il n'y a pas de signifié transcendantal, il n'y a pas de signifié qui ne soit aussitôt signifiant » (H. Ronce, *Le récit abstrait*, « Critique » nov. 1966, n° 234, p. 932, note 5).

¹⁶ L'eschatologie est, en théologie, « étude des fins dernières de l'homme et du monde » – dit *Le Petit Robert*. Une telle perspective est certainement à prendre en considération.

¹⁷ « L'intertextualité est donc surtout et d'abord un dispositif de réflexivité : loin d'enrichir la fiction, elle déplace le foyer de son sens pour le lecteur, invitant celui-ci non à se perdre par l'imagination dans une rêverie contrôlée, mais, sans cesser d'imaginer, à réfléchir sur la clôture ou limite de la fiction qu'il lit (la fin du monde qu'il imagine) » (M. Holland, *Nathalie ou « le supplément du roman »*, in : *L'Œuvre du féminin dans l'écriture de Maurice Blanchot sous la dir E. Hoppenot*, coll. « Compagnie de Maurice Blanchot », Les Editions Complicités, Paris 2004, pp. 136–137. M. Holland y analyse principalement *L'Arrête de mort* de Blanchot.

¹⁸ A cette nuance près que retrancher, détruire, désert, saccager appliqués au *Dernier mot* annonceraient non seulement le récit d'une catastrophe mais la catastrophe de son propre récit.

Sophonie, ce sont les pratiques des idolâtres qui – par l'esprit de syncrétisme qui leur est inhérent¹⁹ – constituent un grand danger pour l'observance des lois fondamentales du monothéisme juif. Le message divin transmis par la voix de Sophonie ne s'arrête pourtant pas à l'annonce du jour de Yahvé et de l'exécution de son jugement. Dans les projets divins, le jugement et son exécution sont uniquement, l'un et l'autre, un moyen d'épurer les mœurs. C'est pour cette raison que, au nom de Yahvé toujours, Sophonie fait des promesses de bénédictions. Parmi toutes les faveurs qui seront accordées à tous les justes et humbles, auxquels l'avenir appartient, la première d'une longue liste est celle de la purification des lèvres. En tant qu'expression métaphorique, les « lèvres pures », qui y trouvent leurs contraires avec les iniquités telles que « mensonge » et « langue trompeuse »²⁰, désignent la nécessité d'un renouveau dans toutes les pratiques de la langue pour que ne se reproduise plus jamais l'exemple de la Jérusalem « rebelle », « souillée » et « tyrannique » qui « n'a pas écouté l'appel, (...) n'a pas accepté la leçon » (*So* 3:2). La transposition à la fois intertextuelle (allusion biblique) et intratextuelle (mise en abyme du *Livre de Sophonie*) fait poser et nuancer la thématique de l'absolu des lois du langage et de la parole avec les Ecritures et l'écriture littéraire pour cas limites.

C'est cette dernière que, par le biais des livres, invoque la suite. Non sans problème²¹, le narrateur-personnage arrive à l'entrée de la bibliothèque. L'intention d'y entrer se traduit, elle aussi, par une question – « Puis-je me rendre à la bibliothèque ? » – à laquelle le concierge lui répond par un « Comment ? », qui exprime son effroi qui se double d'une seconde question de sa part qui est : « Seriez-vous le dernier ? », par laquelle, exprimée de la sorte, la surprise du concierge donne matière à réflexion. L'impératif qui suit les deux questions est : « Montez vite, il n'est que temps »²². Il semble bien que les signes de la « dernière » soient imminents. Aux apparences majestueuses, d'accès difficile, la bibliothèque propose subséquemment au regard du narrateur-personnage un grand espace intérieur qu'on a tendance à nommer salle de lecture dont les rayons de livres sont pourtant étonnamment vides. L'impossibilité de la lecture s'étend sur « un livre qui semblait ouvert sur la table à [s]on intention »²³ dont il ne peut lire qu'un feuillet arraché par la vieille femme qui l'accompagne dans la bibliothèque métamorphosée entre-temps en une cellule de prison. Notons seulement que visiblement nous sommes aux antipodes tant de la métaphore mallarméenne du Livre que borgesienne de la bibliothèque. « Un extrait du discours sur le troisième Etat », aux traits d'une parabole, que lit le narrateur-personnage à la vieille femme, redonne matière à la réflexion sur le langage et une hypothétique évolution de celui-ci, présentée ici dans une variante la plus rigoureusement schématique et abstraite. Des trois états dégagés, le dernier détourne les mots « de leur cours naturel »²⁴ et impose

¹⁹ Etant plus cohérent, le syncrétisme diffère par là et en cela de l'éclectisme.

²⁰ « *So* 3:12 – Je ne laisserai subsister en ton sein qu'un peuple humble et modeste, et c'est dans le nom de Yahvé que cherchera refuge » ; *So* 3:13 – « le reste d'Israël. Ils ne commettront plus d'iniquité, ils ne diront plus de mensonge ; on ne trouvera plus dans leur bouche de langue trompeuse. Mais ils pourront paître et se reposer sans que personne les inquiète ».

²¹ Une bande d'enfants pousse d'« affreux piailllements » et jette des pierres pour lui barrer la route à la bibliothèque.

²² M. Blanchot, *Après coup précédé...*, op.cit., p. 58.

²³ *Ibidem*.

²⁴ *Ibidem*, pp. 59–60.

« aux personnes raisonnables » « une décision silencieuse ». Le troisième Etat, que le discours « abymé »²⁵ met en place, marque allégoriquement la période d'une grande déstabilisation dans la communication interhumaine que la chute, la désagrégation-décomposition de la bibliothèque concrétise. A celle-ci un point fort correspond. A la question du narrateur-personnage : « Pourquoi ne m'a-t-on pas communiqué le mot d'ordre ? », la réponse du bibliothécaire – substitut²⁶ manqué du prophète manquant – est catégorique : « C'est qu'il n'y a plus de mot d'ordre ». L'inquiétude du narrateur-personnage se traduit par des questions qu'il se pose : « Comment vivrais-je désormais ? » « Avec qui aurais-je des entretiens ? »²⁷. C'est à la vieille femme que revient d'explicitier les conséquences de la chute de la bibliothèque, de l'inexistence du mot d'ordre, ayant dans cet univers (ir)réel la valeur symbolique du « langage contraignant ou affirmatif »²⁸. C'est elle qui annonce au narrateur-personnage que « Chacun désormais lira à sa guise ? »²⁹.

C'est cela que le narrateur-personnage reprend plus tard à son compte et, doté de l'autorité professorale³⁰ qui lui incombe dans son troisième avatar, il dit à ses élèves : « Depuis qu'on a supprimé le mot d'ordre (...), la lecture est libre. (...) Je ne suis qu'une voix parmi les autres »³¹. Ainsi donc, ce qui prête à une généralisation – à chacun le droit de juger la parole d'autrui à sa guise – amène en conséquence une individualisation totale – chacun n'est qu'une voix parmi les autres – qu'une configuration constellée de paroles illustrerait et une configuration insulaire de savoirs exprimerait³².

C'est à la dernière étape de l'itinéraire que la quête du narrateur-personnage se laisse interpréter en termes de verticalité plus nets. Ce qui lui arrive dans ses avatars allégoriques précédents, en tant qu'au lecteur, au juge, au professeur, où se joue le sort de la civilisation du Logos, de la transcendance du signifié, de la référentialité du langage, du « privilège de l'ego », comme le dit Blanchot dans *Après coup*³³, est à situer dans la symbolique de l'horizontal. Tandis que, une fois la ville en ruine quittée, le jardin et la montagne vide traversés, la montée de la tour entreprise, le registre connotatif change. Ce qui m'a frappé à ma lecture, et c'est bien mon second point

²⁵ Emprunté à Jean Ricardou, *Le récit abymé*, in : J. Ricardou, *Le Nouveau Roman*, Seuil, Paris 1973. De toute évidence, cette mise en abyme est plus « classique », si ce « classicisme » faisait penser aux idées et réalisations gidiennes.

²⁶ « Élément perceptible qui joue le rôle d'un signifié absent, signe, symbole » – dit *Le Petit Robert*.

²⁷ M. Blanchot, *Après coup précédé...*, *op.cit.*, p. 62.

²⁸ « le mot d'ordre (plus de langage contraignant ou affirmatif, c'est-à-dire plus de langage – mais non : toujours une parole pour le dire et ne pas le dire) » (M. Blanchot, *Après coup précédé...*, *op.cit.*, p. 93).

²⁹ M. Blanchot, *Après coup précédé...*, *op.cit.*, p. 63.

³⁰ De toute évidence, l'autorité du prophète, du juge et celle du professeur s'entrecroisent, pour tout de suite se renouer, d'abord allusivement, à l'autorité suprême, celle de Dieu que, on l'a vu, le prophète a doublement introduite au début du récit.

³¹ *Ibidem*, p. 68.

³² En tant que figures, la constellation et l'insularité représentent toutes les deux un état, une conscience et une vision du monde que la polyphonie, dans sa lecture bakhtinienne, et le fragmentaire et le fragmenté, tels que les conçoit, par exemple Ralph Heyndels, dans *La pensée fragmentée. Discontinuité formelle et question du sens* (Pascal, Diderot, Hölderlin et la modernité), Mardaga, Bruxelles 1985, coll. Philosophie et langage, pourraient résumer de façon emblématique pour notre modernité.

³³ M. Blanchot, *Après coup précédé...*, *op.cit.*, p. 93.

stratégique, c'est que la représentation schématique de la tour, telle que Blanchot l'a faite dans *Le dernier mot*, invite à la mettre en parallèle avec l'iconographie traditionnelle de la Tour de Babel. La préface de Blanchot ne fait que confirmer une telle intuition.

Il est à prendre en compte que la Tour de Babel en tant que mythe renvoie à l'orgueilleux désir humain de construire une ville et une tour dans un acte de défi jeté à Yahvé (« Allons !, dirent-ils, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel »³⁴) comme, à l'autre bout, il renvoie au « brouillage » de la langue (« Aussi lui [à la ville] donna-t-on le nom de Babel car c'est là que Seigneur brouilla³⁵ la langue de toute la terre, et c'est de là que le Seigneur dispersa les hommes sur toute la surface de la terre »³⁶) qui est canoniquement interprété comme la punition la plus sévère infligée au peuple rebelle groupé autour de la double idée d'unicité, en même temps nationale/territoriale et linguistique³⁷ : « Faisons-nous un nom afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre »³⁸. Puisque, « en hébreu, il y a un jeu de mots entre le nom de *Babel* (= Babylone) et le verbe traduit par *brouilla* »³⁹, il est à déduire du mythe que même étymologiquement⁴⁰ l'idée blasphématoire de construire la ville de Babel et dans cette ville une grande tour, cause postérieure véritable du brouillage de la langue, met définitivement fin à cet état où, comme le dit *Genèse* 11, 1, « la terre entière se servait de la même langue et des mêmes mots »⁴¹. Non sans contredit, ne serait-il pourtant pas acceptable de compléter l'hypothèse d'une (im)possibilité du salut par la purification des lèvres, qu'évoque la parole (c)ouverte de Sophonie, par l'idée d'une séparation d'avec la langue de Dieu, celle de la création du monde, effet du « brouillage » de la langue et de la dispersion du peuple « sur toute la surface de la terre » ? Ne serait-il pas possible de déduire des deux interprétations qui s'esquissent que toujours, par le biais du *Livre de Sophonie* et par le biais du mythe de Babel, un éventuel remède (espoir) et, antinomiquement, le « réel » malheur devenu objet de honte (peur), « condamnés » à coexister, figurent métaphoriquement la condition d'homme dans son aspect individuel et la condition humaine dans son aspect collectif ? Il n'est pas sans signification pour la suite de notre lecture que le mythe de Babel oppose symboliquement la verticalité du « toucher le ciel » humain, qui traduit le désir ascensionnel non sans relation avec le rejet de la protection divine, à l'horizontalité du

³⁴ *Genèse*, 11, 4, dans *La Bible* dans la traduction oecuménique, Société Biblique Française et Editions du Cerf, 1977, p. 34.

³⁵ Il n'est pas sans importance pour notre propos que, à la lumière d'une explication philologique fournie par cette édition de *La Bible*, entre brouillage et confusion il existe une synonymie : « 11, 9 brouilla la langue (ou mit la confusion dans la langue », p. 34.

³⁶ *Genèse*, 11, 9, dans *La Bible* dans la traduction oecuménique, éd.cit., p. 34.

³⁷ Nous mettons à profit les notes et commentaires proposés par l'édition polonaise de *La Bible : Pismo święte Starego i Nowego Testamentu*, Księgarnia św. Wojciecha, wyd. 3, Poznań 2000. Pour *Genèse*, 1–9, voir : *Stary Testament*, t. III.

³⁸ *Genèse*, 11, 4, *op.cit.*, p. 34.

³⁹ Une note de la p. 34, dans *La Bible* dans la traduction oecuménique, éd.cit.

⁴⁰ Dans sa réflexion « étymologique » sur l'alternative : primauté du contenu (mythe d'Aphrodite) sur la forme (nom Aphrodite : *née d'écume*) ou primauté de la forme sur le contenu, Jean Ricardou contribue à une réflexion fort intéressante sur la naissance des mythes, voir *Problèmes du Nouveau Roman*, Seuil, Paris 1967, coll. Tel Quel, p. 13.

⁴¹ *Genèse*, 11, 1, dans *La Bible* éd.cit., p. 34.

« disperser les hommes sur toute la surface de la terre » divin, qui signifie la punition de nature dispersive, diversificatoire. Et cette dispersion-diversification, effet du « brouillage » de la langue, cache la naissance mythique de toutes les langues du monde dont celle du *Dernier mot*. Le rapport d'affinité intertextuelle entre le récit de Blanchot, *Le Livre de Sophonie* et le mythe de Babel atteint son point culminant avec la chute finale de la tour.

Si la verticalité « montante » et la montée que le narrateur-personnage a entreprise avec la jeune fille, « la fille simple et merveilleuse, celle qui probablement sait tout, du plus humble savoir »⁴², dépositaire du bon sens, signifie l'ultime tentative d'une recherche de la Transcendance, liée intimement à la transcendance du signifié, la catastrophe finale, qu'il est impossible de dire concluante⁴³, semble proposer un (dé)nouement qui superpose à des sens que la chute de la bibliothèque, la disparition du mot d'ordre tant que la chute de celui qui « [a] régné sur le monde » transmettent, une nouvelle ouverture. Se méfier des mots pris et compris dans « leur cours naturel », dégager la parole du gage de la communicabilité et (être condamné à) garder le silence reviennent à suggérer une disposition particulière ou une attitude adoptée (ou à adopter) qui fait assumer la responsabilité de toute prise de parole qui ne peut être, qui n'est qu'éternellement ressassante. Celle qui se définit en opposition au *mot d'ordre* (qui est le « langage contraignant ou affirmatif »). Celle qui (c)ouvre « toujours une parole pour le dire et ne pas le dire »⁴⁴.

Si, dans cette optique, la double conséquence en est l'intériorisation-essentialisation⁴⁵, la parole (c)ouverte, éternellement en catastrophe, celle de la présence-absence, se signifie comme ambiguë et ne prétend que signifier l'ambiguïté du signe qui modèle son univers selon ses propres critères. La restitution du signifiant par le Signe-signé, dont il était déjà question, complète l'intransitivité de la parole-signé qui, tout en étant (c)ouverte, signe son état de parole qui est⁴⁶, de parole qui est, même si son existence, sa présence révèle la négativité apparente du silence et/ou du « dernier mot [qui] ne peut être un mot, ni l'absence de mot, ni autre chose qu'un mot »⁴⁷.

⁴² « La fille simple et merveilleuse, celle qui probablement sait tout, du plus humble savoir », dit d'elle Maurice Blanchot dans *Après coup*, la postface au *Après coup précédé...*, *op.cit.*, p. 93. Elle paraît bien rentrer dans l'ambiguïté du *para* : entre un prolongement de l'enfance et les macules du corps et de l'âme.

⁴³ La catastrophe finale dans le récit qu'est la chute de la tour et la catastrophe du récit, synonyme de son dénouement (qui n'est pourtant pas concluant).

⁴⁴ *Ibidem*.

⁴⁵ Opposé à l'état brut, l'état essentiel qui exige qu'on prenne inlassablement la responsabilité des relations entre les mots et les choses, et les mots et les mots.

⁴⁶ Seulement deux constatations de Blanchot sont à rappeler. D'abord celle-ci qui dit que « le signifié ne peut jamais se donner pour la réponse du signifiant, sa fin, mais plutôt comme ce qui restitue indéfiniment le signifiant dans son pouvoir de donner sens et de faire question (la réalité du « contenu » n'est là que pour recharger la forme, la rétablir comme forme, laquelle à son tour se dépasse en un « sens » qui se dérobe et ne peut la remplir) » (M. Blanchot, *La littérature encore une fois*, in : M. Blanchot, *L'Entretien infini*, Gallimard, Paris 1969, p. 586). Ensuite celle-là, de la page suivante, qui complète et dit : « Comme si, dans le langage littéraire, le vide du signifiant devait fonctionner comme positif, la „réalité” du contenu comme négatif, de telle sorte que plus la différence de potentiel entre les deux conducteurs sera élevée, la résistance plus forte, au point de tendre à l'infini, plus l'oeuvre sera proche de se signifier comme littéraire ».

⁴⁷ M. Blanchot, *Après coup précédé...*, *op.cit.*, p. 77.

Derrida :

Ce bavardage, cette parole sans mot d'ordre, sans ordre, ces mots que je dis sans savoir ce que je dis, et pour lesquels la lecture est libre, parce que le savoir de ce que ça veut dire n'est plus assuré, c'est peut-être ce qui, avec un certain droit au ressassement, inaugure le droit à la littérature. C'est-à-dire l'espace politique sans mot d'ordre, où la littérature, l'institution littéraire est possible. C'est toute une histoire, une analyse politique de l'institution littéraire que je situe ici (...) Il y va de l'institution nommée « littérature », bien sûr moderne, où la fin d'un certain ordre politique permet de dire, permet de ressasser, sans qu'un vouloir-dire déterminé, ou un référent, ou un sens, fasse la loi⁴⁸.

⁴⁸ J. Derrida, *Le ressassement ou le droit à la littérature* (*Noeud. point – arriver à s'effacer*, in : *Écritures du ressassement*, textes réunis et présentés par E. Benoit, M. Braud, J.-P. Moussaron, I. Poulin, D. Rabaté, « Modernités » 2001, n° 15, Presses Universitaires de Bordeaux, p. 323.